

Dobkowski, Michael N. et Wallimann, Isidor. *Radical Perspectives on the Rise of Facism in Germany, 1919-1945*. New York (N.Y.), Monthly Review Press, 1989, 334 p.

Robert Michael

Volume 21, numéro 4, 1990

Monde : prochain épisode

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702766ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702766ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michael, R. (1990). Compte rendu de [Dobkowski, Michael N. et Wallimann, Isidor. *Radical Perspectives on the Rise of Facism in Germany, 1919-1945*. New York (N.Y.), Monthly Review Press, 1989, 334 p.] *Études internationales*, 21(4), 885-887. <https://doi.org/10.7202/702766ar>

pour déflation, p. 248, et «factibilité» pour faisabilité, p. 25).

Pardonnons-lui aussi quelques erreurs attribuables peut-être à la hâte de terminer son ouvrage, bien qu'il soit «le fruit de plusieurs années de recherche»: en p. 14, les chiffres donnés pour les principaux actionnaires sont incomplets; la traduction approximative du texte des pages 151 et 152, et l'absence du nom de l'auteur (P. Meller), bien que la source soit mentionnée (*Cepal Review*); en p. 153, le texte nous fait croire que la Banque recherche «le déficit de la balance des paiements» alors qu'on devrait y lire «la correction du déficit...»; en p. 154, une partie du tableau original de P. Mosley a disparu; les quatre pays de la légende du tableau p. 251 deviennent cinq quelques mots plus tard; l'exemple des pages 256 à 258 n'est pas convaincant puisqu'il arrive à un total inférieur au point de départ, et ne stimule donc toujours pas d'échange!

Si un travail d'édition de qualité a été fait, il souffre toutefois de certaines lacunes, dont l'imprécision systématique de la source des tableaux («Banque Mondiale»). La bibliographie, absente, n'est que partiellement compensée par les notes. Il aurait été en outre souhaitable de trouver un index général et une annexe indiquant les montants prêtés par pays et par années. Il est en effet difficile de se faire une idée juste de l'implication de la Banque dans les différentes parties du monde avec les éléments que nous donne l'auteur. Il multiplie les exemples, mais africains surtout. Est-ce dû au marché visé par le livre, à l'implication plus importante de la Banque envers ce continent ou à l'intérêt particulier de la France pour ses anciennes colonies? Cet aspect, la relation Banque-Afrique francophone-France («seule puissance en dehors des États-Unis à avoir un positionnement (*sic*) original face à la Banque») fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre entier, le dernier, dans lequel nous sont racontés les dessous de l'aide à l'Afrique. Les

pays asiatiques et latino-américains s'en trouvent quelque peu négligés.

Ces absences nuisent à la rigueur de l'ouvrage et nous poussent à penser que nous avons entre les mains la version grand public d'un travail plus scientifique. Cela ne lui enlève pas ses qualités, cette version peut être considérée comme une excellente introduction à la complexité d'une bureaucratie «pour la bonne cause» et aux marchandages auxquels se livre la «communauté de l'aide internationale». Un ouvrage certes intéressant, mais avec des limites que le lecteur plus exigeant devra dépasser.

Marc HURTY

Étudiant au doctorat IUHEI, Genève

HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES

DOBKOWSKI, Michael N. et WALLIMANN, Isidor. *Radical Perspectives on the Rise of Fascism in Germany, 1919-1945*. New York (N.Y.), Monthly Review Press, 1989, 334p.

Tous ceux qui sont intéressés par les théories historiques ou les analyses politiques relatives au fascisme allemand se doivent de lire cet ouvrage. Il contient douze articles qui couvrent des sujets très divers et sont rédigés par un ensemble de spécialistes de plusieurs pays: Grande-Bretagne, Australie, Allemagne et États-Unis. Le livre est divisé en trois parties qui traitent respectivement d'histoire et de théorie, des leçons à tirer de l'histoire et de révisionnisme historique. D'après les éditeurs, on peut classer les articles par catégories: ceux qui analysent les alliances entre classes sociales qui ont soutenu le fascisme, ceux qui portent un

regard nouveau sur l'opposition au nazisme et ceux qui font état des raisons qui ont conduit au révisionnisme de droite. L'ouvrage comprend aussi une introduction que l'on doit aux éditeurs, une bibliographie et un index.

Je voudrais d'ores et déjà exprimer quelques légères critiques. La lecture d'épreuves aurait pu être plus minutieuse ; il y a en effet plusieurs erreurs typographiques. Dans l'article de Grossweiler, il est une phrase dont le début est parfaitement incompréhensible : «The use of the pair of there 'economy' and politics therefore had nothing in common...» (p. 151). En outre, si certains des articles sont susceptibles de plaire avant tout à des politologues, d'autres intéresseront n'importe quel lecteur cultivé ou historien spécialiste de cette période. D'une manière générale, il semble qu'il s'agisse plutôt d'un ouvrage de sciences politiques que d'un livre d'histoire, comme on l'indique à l'endos.

Par manque de place, nous ne pouvons analyser séparément chaque article, mais nous en présenterons quelques-uns. D'après David Abraham («State and Classes in Weimar Germany»), c'est un esprit de compétition autodestructeur, régnant parmi l'élite avant la période nazie, qui a conduit à sa chute. La classe dominante a fini par opter pour le national-socialisme afin de s'assurer le soutien populaire nécessaire au maintien de l'ordre social. Mais elle a choisi, par la même occasion, d'accepter l'hégémonie nazie. Les industriels et les propriétaires terriens de la République de Weimar pensaient que les Nazis préserveraient le capitalisme et cautionneraient une Allemagne forte. Il existait pour cela d'autres solutions, mais l'ensemble des forces dominantes du pays a choisi le fascisme.

L'article suivant, «What produces Fascism: Preindustrial Traditions in a Crisis of the Capitalist State?», qui aurait sans doute

dû être placé au début du livre, est l'œuvre de Geoff Eley. Il y étudie les origines du fascisme qui, d'après lui, est né du fait que les institutions politiques allemandes n'ont tout simplement pas su s'adapter à la nature des changements sociaux. Il fait allusion aux phénomènes suivants : la population s'est déplacée du secteur agricole vers le secteur industriel ; les classes ouvrières avaient besoin de conditions de vie meilleures ; il fallait rationaliser les tensions économiques, veiller à satisfaire les exigences de cette nouvelle classe industrielle ainsi que les nouvelles couches de la bourgeoisie. Pour la plupart des Allemands, c'était dans un nationalisme radical que devait résider la solution à ces problèmes.

Dans son article «Bonapartism, Fascism and the Collapse of the Weimar Republic», Derek Linton applique l'analyse marxiste du bonapartisme (que l'on retrouve dans *Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*) à la période de l'entre-deux-guerres en prenant en considération les éléments suivants : la défaite de la classe ouvrière, la destruction de la république parlementaire et l'arrivée au pouvoir d'un dictateur sans scrupules, aidé dans son entreprise par une organisation secrète et par l'armée.

Dans «Economy and Politics in the Destruction of the Weimar Republic», Kurt Grossweiler en arrive à la conclusion suivante : bien qu'elle ait été guidée au départ par des motivations économiques, c'est pour des raisons politiques que la classe dirigeante a choisi de détruire la République de Weimar.

D'après lui, les deux articles les plus intéressants sont celui de Kurt Pätzold («Terror and Demagoguery in the Consolidation of the Fascist Dictatorship in Germany 1933-34») et celui de Reinhard Kühnl («From Denazification to the 'HistorikerDebatte': Reckoning with the Past in the Federal Republic of Germany»). Pätzold analyse la

façon dont la terreur et la démagogie ont permis de faire accepter progressivement le régime nazi. Il met en évidence le fait que de nombreux Allemands redoutaient le recours à la terreur mais qu'en même temps, cette terreur les rendait admiratifs. Les classes les moins cultivées de la population étaient tout particulièrement réceptives à la propagande fasciste. Presque tous les Allemands – comme c'était du reste le cas un peu partout – étaient sensibles au discours démagogique prônant le succès, c'est-à-dire qu'ils se laissaient influencer par un régime qu'ils croyaient capable de régler les problèmes intérieurs de leur pays. Et par l'apparent pouvoir d'Hitler à concurrencer les grandes puissances étrangères «au nom de l'Allemagne». Cet article étend aux masses le principe de la corruption du pouvoir établi par Lord Acton.

Enfin, je souhaite faire mention de Reinhard Kühnl, qui a rédigé un article remarquable sur l'*Historikerstreit*, à savoir le conflit qu'a engendré la tentative de l'intelligentsia allemande d'accepter l'existence du Troisième Reich. Bien qu'il ne mentionne pas le récent ouvrage de Charles Maier, *The Unmasterable Past: History, Holocaust, and German National Identity* (Harvard University Press, 1988), Kühnl indique que certains Allemands ont été incapables d'assumer les horreurs que dissimule leur passé – c'est pourtant le cas de toutes les nations. Mais les historiens allemands conservateurs tels que Ernst Nolte se sont tellement concentrés sur l'étude des points communs, des similitudes et de la complémentarité de l'histoire allemande avec celle des autres pays que les véritables atrocités commises dans le passé ne sont plus un poids à assumer, et les Allemands n'en parlent que sommairement. Le problème de la responsabilité de la génération actuelle pour les choix faits par ses ancêtres est on ne peut plus présent en Allemagne – ainsi qu'il devrait l'être dans chaque nation. Ce qu'il faut se demander, c'est si les actions passées accomplies «en notre nom»

par notre gouvernement continuent de faire peser sur nous un sentiment de responsabilité individuelle.

Robert MICHAEL

*Professeur d'histoire européenne
Southeastern Massachusetts University*

La SERRE, Françoise de, LERUEZ, Jacques, WALLACE, Helen (Sous la direction de). *Les politiques étrangères de la France et de la Grande-Bretagne depuis 1945. L'inévitable ajustement*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1990, 295p.

En dehors de l'entente cordiale et des politiques de rivalités souvent évoquées ici et là, les contributions de cet ouvrage ont surtout mis l'accent sur les analogies comparables qui ont guidé les processus de prise de décision des *policies makers* à Paris et à Londres.

Pierre Hassner et John Roper ont très bien analysé les spécificités convergentes de Paris et de Londres, toujours par rapport à un troisième acteur. Ainsi, «l'un des traits frappants du couple franco-britannique est de ne jamais se retrouver en tête à tête, mais d'être toujours vécu dans une situation triangulaire, parfois avec l'Union soviétique, mais plus souvent avec l'Allemagne ou les États-Unis» p. 21. Les auteurs ont aussi, par ailleurs, bien fait remarquer les rivalités traditionnelles nées précisément de leurs ressemblances.

Quant aux options de Paris et de Londres face aux choix stratégiques dans l'environnement international, notamment par rapport aux États Unis, aux doctrines nucléaires, à la guerre des étoiles ou au désarmement, Philip A. G. Sabin et Marisol Touraine ont souligné les réactions divergentes provoquées